

## Les jeunes filles et la rue

### Compte-rendu de la table-ronde du 25 novembre 2017

#### Participants :

- **5 membres du Comité directeur d'ESPPER** : Ariane R\* H\* (présidente), Pierre G\* (secrétaire-général, trésorier), Jacqueline P\*-W\*, Nelly P\*, Bastien R\*.
- **9 représentants de 9 des 23 associations de la fédération ESPPER<sup>1</sup>** : Jean-Michel C\* (AFEA) - Florent F\* (CDR Niger) – Anne-France M\*-A\* (Constellation) - Françoise P\* (CSEL-CAJED) – Anne-Caroline D\*-K\* (EDS) – Nathanaël F\* (Grandir Ailleurs) – Olivier C\* (Karibu) – Moïse K\* (MAREM) – Marie-Ange B\* (Sinjiya-ton).
- **3 représentants de 3 associations partenaires<sup>2</sup>** : François P\* (AFFD) – Nanie J\* (PPT-ESGB) – Anne P\* (TQM).

#### Préparation de la table-ronde :

- **14 des 23 associations de la fédération ESPPER** : Jean-Michel C\* (AFEA) – Latifa A\* (AKM-AED-RCVC) – Camille L\* (CDR Bénin) – Myriam C\* et Mamady C\* (CDR Guinée) – Ali L\* (CDR Maroc) – Victor et Laure Virginie Y\* (CEPROVA) – Dominique B\* et Yaovi A\* Y\* (CSEL-CAJED) – Voloniaina H\* et son équipe (EDS) – N\* (Grandir Ailleurs) – Moïse K\* (MAREM) – Nikiema L\* (Millo) – Brigitte A\* (OPDE) – Mamadou T\* (Sinjiya-ton) – Emile S\* (SOS-MEP).
- **2 associations partenaires** : Laura M\* (Batoto) – Nanie J\* et Samuel H\* (PPT-ESGB).

#### Ouverture de la table-ronde

**Ariane R\* H\*, présidente d'ESPPER** : Merci à vous tous d'être présents. Merci à ceux qui nous ont aidés à préparer cette table-ronde par leurs réponses à notre questionnaire, les présents, mais aussi ceux qui n'ont pu nous rejoindre aujourd'hui, parce que vivant sans relais trop loin de la France (au Maroc, au Burkina Faso, en Guinée, au Cameroun, en RD du Congo, notamment). Nous reprendrons les témoignages les plus marquants de ces absents à la fin du compte-rendu de nos débats d'aujourd'hui car ils sont « partie prenante » de cette table-ronde.

Vos réponses montrent combien l'accueil des filles de la rue est spécifique par rapport à celui des garçons de la rue et nombre de vos témoignages nous ont bouleversés !

Je vous redis toute mon admiration pour votre travail et votre engagement de chaque jour auprès des enfants et des jeunes.

Je n'oublie pas aussi que cette table-ronde fait partie du cycle de travail initié par nos précédents présidents : mon père Joël Rousseau, décédé en janvier 2013 et notre ami Thierry Tribot, décédé en décembre 2014. Nous avançons toujours avec eux à nos côtés.

---

<sup>1</sup>La fédération ESPPER compte 23 associations : ACPE (Association contre la Prostitution des Enfants) : Monde – AFEA Snehasadan (Association Française pour l'Enfance Abandonnée) : Inde – AKM-AED (Association Kareen Mane-Aide aux Enfants Démunis) soutenant notamment RCVC (Refugee Children and Vulnerable Citizens Center) : Tadjikistan – CDRI (Citoyen des Rues International) : Monde – CDR (Citoyen des Rues) du Bénin – CDR (Citoyen des Rues) de Guinée – CDR (Citoyen des Rues) du Niger – Enfants des Rues du Maroc (ex CDR) – CEPROVA (Centre de Promotion des Valeurs Africaines) : Cameroun – CFSN (Chaîne des Foyers Saint Nicodème) : Cameroun – Constellation : Monde – CSEL (Comité de Soutien aux Enfants de Lomé) soutenant notamment CAJED (Comité d'Aide aux Jeunes en Difficulté) : Togo – CVT (Centre de Vie pour Tous) : RD Congo – EDR (Enfants Du Rio) : Pérou – EDS (Enfants Du Soleil) : Madagascar – Grandir Ailleurs : Madagascar – GDC (Gamins De Calcutta) : Inde – Karibu : RD Congo – MAREM (Mouvement d'Action de Réinsertion des Enfants Marginalisés) : Togo – Millo : Burkina Faso – OPDE (Œuvre humanitaire pour la Protection et le Développement de l'Enfant en difficulté) : RD Congo – Sinjiya-ton : Mali – SOS-MEP (SOS Mineurs En Prison) : Guinée.

<sup>2</sup>Associations partenaires présentes ou (et) ayant répondu au questionnaire d'ESPPER : AFFD (Aide aux Filles et Femmes en Détresse) : Madagascar – Batoto : RD Congo – PPT (Prospérité Pour Tous) soutenant ESGB (Espace Solidarité Globale Bénin) – TQM (Les Trois-Quarts du Monde) : Guatemala.

## Présentation du travail préparatoire à la table-ronde

**Nelly P\* (ESPPER)** : 4 tableaux synthétisent la situation des 16 associations qui ont répondu à notre questionnaire : 6 ont des foyers mixtes, 3 des foyers pour les filles, 2 des foyers pour les garçons avec des centres de jour mixtes, enfin 5 ont des centres de jour mixtes et n'ont pas de foyers. Chaque tableau comporte des colonnes renseignant : 1) sur le pourcentage de filles dans la rue par rapport à celui des garçons (que ces enfants dorment ou non dans la rue), le pourcentage (ou le nombre) de filles dans l'association, l'âge des filles dans l'association ; 2) sur les particularités de l'accueil des filles et les causes expliquant leur présence dans la rue (violence familiale, confiage abusif, mariage forcé, excision, sorcellerie, etc.). Notons que les très jeunes mères célibataires exigent des structures d'accueil spécifiques ; 3) sur la place de la scolarisation des plus jeunes et, pour les adolescentes, après une formation de base, sur l'apprentissage de la couture, du tissage, de la cuisine, des métiers de l'hôtellerie ou d'activités diverses génératrices de revenus (les formations longues sont rares).

On note ainsi que :

- Selon les pays, le pourcentage de filles dans la rue est très variable (souvent, elles ne sont pas visibles). C'est au cours de maraudes que les éducateurs entrent le plus souvent en contact avec elles, sauf, note l'AFEA, en Inde où les maraudes sont interdites depuis 2 ans, pour protéger les enfants des prédateurs. Dans ce pays, les enfants sont donc pris en charge dans la rue par les agents de l'Etat et présentés ensuite aux associations qui les accueillent dans leurs foyers.
- Autant l'accueil et la rééducation des fillettes de la rue donnent de bons résultats (jusqu'à 8, 10, 12 ans - l'âge varie selon vos témoignages), autant il est difficile d'aider les adolescentes de la rue à reprendre une vie normale dans un foyer pour se réinsérer socialement (ceci est vrai aussi pour les garçons).
- Dans les foyers mixtes, les filles sont séparées des garçons la nuit (chambres ou étages différents d'une même maison), alors que de jour, les activités sont mixtes.
- Parmi les trois associations réservées aux filles, celle de Millo au Burkina Faso recherche des tuteurs pour offrir aux adolescentes toit et protection, les autres ont ouvert pour elles des foyers (dortoirs ou maisons). L'association Batoto, en RD Congo, accueille notamment de toutes jeunes mères célibataires et leurs enfants.

### A- Les fillettes et les adolescentes de la rue

**Ariane R\* H\* (ESPPER)** : Vous écrivez que l'accueil des enfants de la rue a lieu le plus souvent au cours des maraudes, les éducateurs rencontrent des garçons et des filles qui ont besoin de bavarder autour d'une boisson, de manger ou de se faire soigner. Ces échanges préparent l'étape suivante qui engage celles et ceux qui le désirent à se rendre au centre d'écoute ou au foyer de l'association. Pour les filles qui ne sont pas visibles, les éducateurs sont prévenus par les petits amis des adolescentes, par les mères de famille du quartier, par des « leaders », par les autorités municipales ou locales (chefs de quartier), ou par les autorités judiciaires (à Madagascar). Quand ces filles ne peuvent sortir de bars ou d'hôtels, lieux suspects de prostitution, les éducateurs tentent de les joindre en leur laissant discrètement un numéro de téléphone, sans tenter de leur parler.

**Nathanaël F\* (Grandir Ailleurs)** : Nous organisons aussi dans la rue des activités ludiques ouvertes à tous les enfants (bibliothèque, danse, cinéma ambulante). C'est un moyen de se faire connaître des enfants de la rue qui peuvent ensuite entrer en contact avec nous.

**Ariane R\* H\* (ESPPER)** : Les lieux choisis par les associations pour leurs activités ludiques sont très variés : marchés, gares, places publiques, petites cabanes, salles de garde à vue ou prisons... Il y a une grande difficulté pour atteindre les filles en détresse qui ne sont pas visibles dans la rue, celles de culture musulmane notamment, qui ne veulent surtout pas être remarquées dans la rue, quand ce lieu est devenu leur dernier refuge. Généralement, lors des premiers contacts, les associations découvrent des filles fragilisées, en très mauvais état physique, souvent malades, parfois droguées. Elles viennent souvent de la campagne, sont issues de milieux très pauvres, ont été maltraitées, fuient leur famille, en particulier quand elles ont été exploitées par des familles à qui elles ont été « confiées » pour leur « bien » par des parents mal conseillés.

**Caroline D\*-K\* (EDS)** : Les filles qui viennent de la campagne n'ont aucune formation et arrivent dans les quartiers insalubres des grandes villes. Celles qui sont mères nous sont confiées notamment par des congrégations religieuses, car à côté des nombreux foyers mixtes ouverts dans cinq villes de Madagascar pour les enfants de la rue, les EDS ont aussi créé des CAT (Centres d'Aide par le Travail) pour des mères abandonnées, mineures et majeures.

**Nathanaël F\* (Grandir Ailleurs)** : Les quelques filles de notre foyer (hébergement temporaire) ont fui de mauvaises relations avec leur père ou beau-père, une famille effondrée par l'alcool, la pauvreté ou un décès.

**François P\* (AFFD)** : Trois associations réunies autour de cette table (EDS, Grandir Ailleurs, AFFD) travaillent à la réinsertion des enfants de la rue à Madagascar. Ne pourrait-on pas s'entendre pour diriger les jeunes filles rencontrées vers l'une de ces trois associations en fonction de la spécificité de chaque association ?

**Nathanaël F\* (Grandir Ailleurs)** : Peut-être faut-il partir de réseaux centrés sur des villes particulières ? A Antsirabé, le réseau OSCAPE (22 membres), centré sur l'enfance, devient de plus en plus efficace.

**Jean-Michel C\* (AFEA)** : En Inde, on essaie d'accueillir dans nos foyers des fillettes de 7 à 9 ans pour les protéger de la prostitution. Elles ont été trouvées dans des gares ou dans les rues, fuient des mariages forcés et très généralement fuient la misère. Il faut aussi noter que les foyers de notre association tenus par des religieuses catholiques sont soupçonnés de vouloir convertir les enfants et sont donc mal vus des autorités gouvernementales.

**Marie-Ange B\* (Sinjiya-ton)** : Au Mali, notre association accueille des enfants de toute religion, mais les enfants les plus nombreux sont musulmans. La maltraitance qui fait fuir les enfants dans la rue peut être liée à la polygamie, quand les enfants sont élevés par des co-épouses, lorsque leur mère est décédée. La maltraitance s'est développée avec la colonisation et l'ouverture des écoles dans lesquelles les châtiments corporels étaient affaire courante. Les familles ont alors adopté ces méthodes éducatives violentes qui n'étaient pas les leurs avant la colonisation. Cette violence empire avec la misère. Les filles que nous rencontrons sont parfois issues de familles vivant dans la rue, d'autres, qui ont quitté leur famille très tôt (7-8 ans), sont protégées dans la rue par des plus grandes, par des femmes majeures prostituées ou par des garçons plus âgés. Accueillies dans nos foyers, les filles comme les garçons peuvent garder des contacts avec leur famille. Pour les filles, les périodes de vacances en famille peuvent être dangereuses : récemment, deux d'entre elles ne sont pas revenues au foyer et nous supposons qu'elles ont été forcées à se marier.

**Florent F\* (CDR du Niger)** : Effectivement, les mariages entre enfants peuvent être conclus dès leur naissance. Les fillettes peuvent alors être élevées dans la famille de leur future belle-mère.

**Nanie J\* (PPT-ESGB)** : L'UNICEF développe des programmes contre les abus sexuels et les mariages forcés. ESGB, notre association du Bénin, constate une déliquescence des responsabilités parentales : ainsi nombre de collégiennes sont enceintes de leurs camarades masculins et se retrouvent seules pour élever leurs enfants.

**Anne P\* (TQM)** : Le Guatemala où travaille notre association est marqué par une violence sans limite. Les assassinats sont quotidiens. La mafia tient la drogue et la prostitution. Soutenir les jeunes prostituées parquées dans des hôtels, droguées et alcoolisées, est très dangereux. Elles sont souvent, elles-mêmes, filles de prostituées et mères d'enfants que nous parvenons très difficilement à secourir. Notre association donne des médicaments, mais ne doit jamais donner d'argent dans un tel contexte.

**Ariane R\* H\* (ESPPER)** : Quels sont les problèmes rencontrés par les filles qui les amènent à « choisir » inévitablement la rue malgré l'incertitude et la peur ? Viol, alcool, drogue ?

**Marie-Ange B\* (Sinjiya-ton)** : A Bamako, les enfants de la rue prennent de la colle qui s'ajoute aux boissons alcoolisées. Par ailleurs, le viol est « un sport collectif », mais la société fait silence sur ce sujet.

**François P\* (AFFD)** : Les jeunes filles que nous recevons à l'AFFD sont-elles en état de dépendance de l'alcool ? du sexe ? Je dirais plutôt qu'il y a addiction à l'argent. L'addiction au sexe me semble étonnant.

C'est aussi le sentiment de Marie-Ange B\* de Sinjiya-ton.

**Nathanaël F\* (Grandir Ailleurs)** : L'addiction au sexe peut arriver dans les cas graves, quand il y a destruction du psychisme, impossibilité de se projeter dans l'avenir.

## B - Accueil et comportement des filles dans les associations

**Ariane R\*H\* (ESPPER)** : Les filles choisissent la rue, quand la vie à la maison devient insupportable. Quels sont leurs comportements dans vos centres de jour et vos foyers ? Comment tissez-vous des liens solides avec elles ? Parvenez-vous à recréer pour elles une nouvelle famille ?

**Nanie J\* (PPT-ESGB)** : A ESGB, les filles arrivent déstabilisées par la violence passée. L'équipe d'éducateurs les soigne, les entoure de tendresse et tente de transformer le négatif en positif (toute violence, toute punition sont interdites). Les filles sont associées aux tâches collectives du foyer. Lors de mon passage au Bénin, plusieurs filles venaient d'arriver au centre et, très vite, elles ont dit qu'elles étaient heureuses de vivre dans ce nouveau foyer. Elles ont appris un hymne contre la violence faite aux femmes et l'inauguration d'une fresque de ma main fut l'occasion pour elles de monter une pièce de théâtre dans laquelle elles « jouaient » leur souffrance passée. Tout ce travail contribue à développer en elles un état de résilience indispensable pour « revivre ». Les filles peuvent rester trois ans au foyer d'ESGB avant d'être réinsérées éventuellement dans leurs familles. C'est alors que les parents reconnaissent enfin la valeur de leurs filles.

**Moïse K\* (MAREM)** : Certains parents, une fois retrouvés, refusent de collaborer avec MAREM. Pour les enfants, la réinsertion dans le cadre de notre association devient plus difficile.

**Caroline D\*-K\* (EDS)** : Dans nos foyers mixtes des EDS, les enfants gardent leur famille au cœur, même quand la maltraitance familiale est avérée. Quand c'est possible, nous envoyons les enfants de nos foyers en vacances dans leur famille (jamais plus de 15 jours pour ne pas les déstabiliser) et il arrive qu'on puisse les y réinsérer, après un passage plus ou moins long dans nos foyers. Il est important de rappeler que plus l'enfant de la rue est accueilli jeune dans nos foyers (entre 5 et 10 ans), plus la réinsertion est facile. Les potentialités de ces jeunes enfants sont grandes et les bons résultats scolaires sont au rendez-vous. Sentiment de nouvelle appartenance familiale. A partir de 12, 13, 14 ans, les enfants de la rue ont pris des habitudes dont ils se défont mal, le rattrapage scolaire devient très difficile et les échecs sont nombreux.

**Nathanaël F\* (Grandir Ailleurs)** : Notre association accueille des enfants de 10 à 15 ans, de jour et, de façon temporaire, la nuit (5 filles et 10 garçons environ chaque soir). Les filles sont plus conscientes des dangers de la rue que les garçons, elles restent le plus souvent groupées et se séparent moins que les garçons. Elles cherchent une structure stable qui puisse les accueillir et voudraient être scolarisées.

**Florent F\* (CDR Niger)** : Les filles que nous rencontrons sont les copines des garçons de notre association, les autres ne sont guère visibles dans les rues de Niamey. D'autres associations travaillent sur la prostitution et les connaissent mieux. Notre association s'ouvrira peut-être un jour à l'accueil des filles !

**Jean-Michel C\* (AFEA)** : Nous essayons d'accueillir les filles les plus jeunes possible pour les protéger. Elles sont destinées à rester dans nos foyers jusqu'à 18 ou 20 ans. Libres de quitter plus tôt nos foyers, nombreuses sont celles qui reviennent ensuite chez nous.

**Caroline D\*-K\* (EDS), François P\* (AFFD), Marie-Ange B\* (Sinjiya-ton)** : Tous trois confirment qu'il est plus facile de réinsérer les enfants de la rue quand on les accueille très jeunes dans les associations, plutôt qu'à l'adolescence. Aux EDS, l'accueil des enfants avant l'âge de 8 ans est désormais recommandé.

**Jean-Michel C\* (AFEA), Marie-Ange B\* (Sinjiya-ton)** : Que ce soit en Inde pour le premier, au Mali pour le second, tous deux notent que leurs associations doivent lutter contre les parents qui insistent pour que leurs enfants y soient accueillis afin de profiter d'une éducation gratuite, alors que la famille ne pose pas de problème particulier. Cela montre néanmoins que ces associations ont une réputation de qualité !

### C - Scolarisation, formation des filles dans les associations

**Ariane R\* H\* (ESPPER)** : Que faites-vous avec ces filles ? De la prévention ? Du soutien scolaire ? De la formation professionnelle ?

**Marie-Ange B\* (Sinjiya-ton)** : Les filles veulent aller à l'école. Pour la plupart, c'est facile, mais certaines ne parviennent pas à y rester. Dans notre foyer, nous avons donc créé une école-maison pour ces enfants difficiles et pour une remise à niveau des enfants plus âgés ; nous faisons aussi du soutien scolaire pour tous les enfants de notre foyer qui vont à l'école du quartier. Nous développons tout ce qui touche à l'art (peinture, théâtre, etc.). Après la période de scolarisation vient la formation professionnelle, courte le plus souvent. Et nous sommes fiers de dire que tous les enfants qui avaient entre 10 et 13 ans en 2005, quand ils sont arrivés à Sinjiya-ton, travaillent maintenant ! Actuellement, notre association tourne avec 15 salariés et ne peut accueillir davantage d'enfants par manque d'argent. Il est bien difficile d'engager la diaspora malienne à soutenir financièrement notre foyer, pourtant seule structure de ce type à Bamako !

**Moïse K\* (MAREM)** : Nous accueillons filles et garçons dans notre centre d'écoute, mais pour le moment, seuls des garçons sont accueillis dans notre foyer. Pour celles qui ont besoin d'un foyer, nous avons des contacts avec une association qui ne prend en charge que des filles. Inversement, cette association peut nous demander d'accueillir des garçons dans notre foyer.

**François P\* (AFFD)** : Nous avons deux foyers : l'un à Fianarantsoa, l'autre à Antsirabé avec une vingtaine de filles de 13 à 18 ans dans chacun des deux sites. Comme ces filles n'ont pas le niveau suffisant pour suivre une scolarisation normale puis une formation ordinaire, c'est dans nos deux foyers qu'elles apprennent la couture, la broderie ou le travail dans une collectivité. Il nous faut trouver à l'extérieur d'autres centres de formation adaptés à nos filles. Quand les filles quittent nos foyers, nous les assistons jusqu'à ce qu'elles deviennent autonomes. Actuellement, nous n'avons pas de filles enceintes ou de mères mineures célibataires dans nos foyers.

**Caroline D\*-K\* (EDS)** : Je l'ai dit : les EDS ont ouvert des CAT (Centres d'Aide par le Travail) pour des mères célibataires, mineures ou majeures. Les mères de 16 à 18 ans y sont nombreuses : une crèche y accueille les bébés. Le niveau scolaire des jeunes femmes est très bas. Plutôt que leur apprendre la broderie ou la vannerie, nous leur donnons un enseignement de base et cherchons pour elles, à l'extérieur, des formations spéciales (nous avons référencé des écoles qui pourront les faire accéder à un certificat d'études). Nous les accompagnons dans leur orientation, bien difficile à cerner, quand s'accumulent 2 ou 3 années de retard scolaire à rattraper. Nous faisons aussi du soutien scolaire pour celles qui ont accédé à une formation professionnelle. Nous leur apprenons à se présenter devant un employeur, à rédiger un CV. Nous essayons aussi de développer des partenariats avec des entreprises locales, par exemple Floreal, pour le textile, en apprenant aux jeunes mères la filature sur des métiers installés dans l'un de nos CAT.

**Anne-France M\*-A\* (Constellation)** : Constellation fait peindre environ 700 garçons et filles, issus de famille défavorisées ou dormant dans la rue (et dans ce cas pris en charge par des associations spécifiques). Actuellement 27 groupes d'enfants participent à des séances de peinture régulières, dirigées par des artistes locaux, dans 15 pays dispersés sur les trois continents. Cette création artistique permet aux enfants de croire en eux, d'espérer en leur avenir. Ainsi, quand on entend des jeunes filles du Venezuela déclarer qu'il n'est plus question pour elles de se prostituer, parce qu'elles ont constaté qu'elles étaient capables de faire de belles choses, on sait que notre action est essentielle au développement d'un être humain ! Constellation se charge aussi de diffuser, de valoriser les œuvres créées et met en relation les enfants de tous ces groupes par l'échange de peintures, par un journal, par des expositions et par internet. Cette valorisation, ces échanges donnent aux enfants une ouverture extraordinaire sur le monde, ne serait-ce qu'en découvrant que des enfants de pays très lointains peignent des tableaux sur le même thème qu'eux et que toutes ces œuvres sont exposées ensemble !

## **D - La réinsertion des jeunes filles dans leur famille ou dans la société**

**Olivier C\* (Karibu)** : A Kinshasa, notre association Karibu est spécialisée dans la réinsertion familiale des enfants de la rue. Au départ, nous avons travaillé avec des centres d'hébergement d'enfants de la rue dont nous réinsérons les enfants dans leur famille. Maintenant, nous rencontrons aussi les filles et les garçons directement dans la rue. Depuis nos débuts, en 12 ans, nous avons réinséré 620 enfants dans leur famille avec un taux d'échec de 4 % seulement ! Toute une méthodologie a été mise en œuvre pour : 1) choisir les enfants susceptibles de s'adapter à un retour dans leur famille et choisir les parents, des mères seules, sans soutien masculin le plus souvent, capables d'acquiescer une autonomie, financière notamment, et une autorité morale suffisante pour accueillir un enfant qui a fui pour vivre dans la rue. Après l'étape du choix de l'enfant et de la famille, il faut : 2) former les mères (droit, hygiène, nutrition, etc.) et les aider à trouver une source de revenus réguliers (artisanat, commerce) à la mesure de leurs moyens, sachant que l'association joue le rôle d'une Grameen Bank. La réussite de la réinsertion nécessite enfin : 3) un accompagnement serré et régulier des familles concernées, pendant un ou deux ans, pour suivre leur évolution et les aider à surmonter les aléas et les malheurs qui sont leur lot habituel. Parmi les enfants réinsérés, on ne compte que 30 % de filles, car elles sont moins visibles que les garçons dans la rue. Les adolescents et adolescentes ne sont pas exclus de la réinsertion même si les jeunes enfants récemment partis à la rue sont plus nombreux, car plus à même de reprendre une vie familiale. Nous évitons les cas les plus lourds et les familles trop disloquées. Il faudrait développer une thérapie contre le viol des enfants, en travaillant sur le symbole et l'inconscient, notamment dans les familles maltraitantes. Enfin, soigner les filles victimes de très grande violence coûte très cher !

**Ariane R\* H\* (ESPPER)** : Il y a 15 ans, on ne parlait guère de filles dans la rue. Mêmes cachées, elles deviennent beaucoup plus visibles maintenant.

**Florent F\* (CDR Niger)** : C'est aussi le cas en France : dans les quartiers des banlieues, alors que les filles n'étaient pas dehors, elles sortent maintenant.

**Nanie J\* (PPT-ESGB)** : Pour travailler de façon efficace auprès des enfants de la rue, des filles en particulier, ESGB travaille en réseau avec le CIPCRE et d'autres organismes à l'international comme KIRA AFRICA en Allemagne. Le CIPCRE (Cercle International pour la Promotion de la Création) est une ONG d'obédience chrétienne intervenant sur 2 axes stratégiques : préservation de l'environnement et promotion des droits humains. Au titre du second axe stratégique, les actions menées se rapportent à la promotion de l'équité genre, la lutte contre la violence faite aux femmes, la protection des enfants et en particulier la lutte contre l'exploitation et/ou l'abus sexuel des enfants. Il existe un CIPCRE Bénin et un CIPCRE Cameroun. Par ailleurs, le ReSPESD (Réseau des Structures des Enfants en Situation Difficile), dont ESGB est membre fondateur, unit 60 organisations béninoises dont le CIPCRE Bénin et ESGB. Ce réseau est reconnu comme le premier réseau national de protection de l'enfant. Il oeuvre aussi bien en ville que dans les contrées les plus reculées. Enfin, Dynamo-International est un grand réseau des travailleurs de rue dont ESGB est membre et représentant pour le Bénin.

**Jean-Michel C\* (AFEA) et François P\* (AFFD)** : Chacun d'eux insiste sur le fait qu'après avoir passé de longues années dans les foyers de leur association, certains enfants gardent avec ceux-là des liens « familiaux » quand ils sont adultes, ils reviennent alors visiter leurs foyers et créent parfois des associations d'anciens.

**Conscients de ne pas avoir mis en valeur certains témoignages remarquables, certaines méthodes éducatives intéressantes mises au point par des associations trop lointaines de France pour venir nous les présenter de vive voix, nous tenons à vous faire connaître leurs témoignages les plus marquants.**

### *a) Parmi les associations qui ont ouvert un foyer permanent mixte*

**Brigitte A\* (OPDE en République Démocratique du Congo)** : Après avoir identifié ce qui pousse les jeunes filles à la rue, nous leur faisons prendre conscience des dangers de la rue qui peuvent les conduire à la mort (drogues, MST, mauvais traitements) et nous leur montrons comment éviter ces dangers. Les plus jeunes et celles qui sont peu restées dans la rue n'ont pas de peine à en sortir. Ce n'est pas le cas des plus âgées et de celles qui y vivent depuis longtemps.

Nous assurons une formation en coupe-couture, en tissage et une formation à l'entrepreneuriat aux filles de 14 à 17 ans.

Pour nous, la réinsertion est liée à la stabilité psychologique de l'enfant, à l'acquisition de bons comportements, à l'équilibre financier de la famille, et l'enfant bénéficie d'une formation sur l'entrepreneuriat suivi d'un appui-prêt.

**Emille S\* (SOS-MEP en Guinée) :** Nous distinguons trois catégories de filles dans la rue :

- Les plus jeunes, de 6-12 ans, plus faciles à accompagner, parce que enfants plus dociles.
- Les 12-16 ans, déjà imprégnées de mauvais comportements (consommation de chanvre indien, cigarette, premières expériences sexuelles, etc.) plus malignes et dissimulatrices...
- Les 17-21, de véritables tigresses endurcies par les coups reçus et qui sont prêtes à en découdre.

Les filles très habilement placées en domesticité par des adultes cupides sont plus réfractaires à l'idée de jours meilleurs : elles sont « marquées au fer », comme si le malheur vécu ne pouvait laisser envisager de jours meilleurs... Dans ces cas, le retour au village se révèle être la meilleure solution, mais avec des mesures d'insertion bien analysées et appropriées.

Notre Foyer de l'Espérance fonctionne comme une famille, où tous les membres se comportent comme des frères et sœurs. Tous partagent la même cour, mais les dortoirs/chambres (pour les filles) et les toilettes sont strictement séparés et la surveillance est constante.

Les filles de 13-18 ans, trop endurcies pour se plier à la discipline scolaire sont engagées dans un apprentissage couplé avec de l'alphabétisation fonctionnelle.

Dans notre approche, il y a réinsertion lorsque les difficultés qui sont à l'origine du départ de la famille vers la rue ont été analysées et résolues. Ce qui est extrêmement compliqué parce que nécessitant d'énormes moyens financiers (lutte contre la pauvreté) et humains (accompagnement). Nous préférons le terme « reconduction en famille ou retour en famille » à celui de réinsertion.

#### ***b) Parmi celles qui ont un foyer permanent ou des tuteurs pour les filles***

**Lassané N\* (MILLO au Burkina Faso) :** Pour convaincre les jeunes filles de sortir de la rue nous procédons ainsi : nous tissons d'abord une amitié avec elles, ensuite nous les invitons à suivre des causeries et des films sur les conséquences de la prostitution et les dangers de la rue. Petit à petit, elles prennent conscience des dangers de la rue et des conséquences de la prostitution. Nous leur offrons alors une formation de couture, de cuisine, de tricoterie. Avant d'être réinsérées dans leur famille, les jeunes filles doivent être opérationnelles sur le marché de l'emploi afin d'aider leur famille.

**Laura M\* (BATOTO en République Démocratique du Congo) :** Dans nos foyers, les jeunes filles doivent réapprendre les codes du savoir vivre, la discipline, la propreté. Ceci est d'autant plus difficile qu'elles sont âgées. Pour l'instant la prévention se fait uniquement avec nos filles dans le cadre de nos foyers. Dès l'année prochaine, cette activité se fera également lors des maraudes.

#### ***c) Parmi celles qui ont un foyer permanent pour les garçons et un centre de jour pour les filles***

**Dominique B\* et Yoavi A\* Y\* (CSEL-CAJED au Togo) :** Il est difficile pour les jeunes filles de la rue de renoncer à la prostitution. Une partie seulement d'entre elles arrivent à apprendre un métier ou à vivre d'un petit commerce, la plupart retombent dans les mêmes erreurs par facilité.

#### ***d) Parmi celles qui ont ouvert un centre de jour mixte***

**Latifa A\* (AKM-AED-RCVC au Tadjikistan) :** Les filles représentent environ 80% des enfants des rues, et de nombreux cas de trafic de personnes ont été évités parmi elles grâce aux activités du Centre.

Les grossesses précoces, la prostitution et les problèmes liés à la drogue ont été enregistrés jusqu'en 2004. Aujourd'hui, les problèmes les plus communs aux jeunes filles sont un faible niveau d'éducation, des difficultés de communication, une attitude inappropriée et la violence.

Les enseignements scolaires et les formations professionnelles donnés au Centre doivent améliorer les compétences professionnelles des filles et assurer leur employabilité future.

Les travailleurs sociaux du Centre mènent des discussions et des sensibilisations sur la prévention de la violence avec les parents de filles maltraitées afin de s'assurer qu'elles seront en sécurité dans leur famille.

La formation professionnelle offerte aux filles par le Centre est perçue comme un bonus par les familles, puisqu'elles peuvent ainsi subvenir aux besoins financiers de leur famille.

**Camille L\* (CDR du Bénin), Myriam C\* et Mamady C\* (CDR de Guinée), Ali L\* (Enfants des Rues du Maroc) :** Peu de filles des rues au Maroc, au Bénin et en Guinée. Et celles qu'on voit ont plus de 12 ans. Elles sont accueillies avec les garçons dans les centres de jour, mais elles les fréquentent moins assidûment et, contrairement aux garçons, elles sont généralement peu ou pas scolarisées. Les centres de jour ont des rôles de prévention en intégrant les filles qui les fréquentent dans leurs programmes d'études formelles ou informelles, selon les cas.

Au Maroc la formation professionnelle est interdite avant 15 ans.

**Laure Virginie Y\* et Victor Y\* (CEPROVA au Cameroun) :** Dans les rues de Douala, les filles de 0-17ans ne sont pas « visibles », mais y sont présentes. Sous le fallacieux prétexte du « Njangui », des personnes sans scrupules arrachent les filles à l'affection de leurs parents, de pauvres paysans ou paysannes naïfs, à qui on fait miroiter un avenir prospère pour leurs enfants, alors que ces filles sont exploitées à Douala, comme plongeuses dans les « tourne-dos », ou techniciennes de surface dans les maisons, ou baby-sitters, ou prostituées dans les auberges (appellation locale des maisons-closes), ou travailleuses sans protection dans tous ces petits métiers qui forment la constellation du secteur informel.

C'est un risque de marcher avec ces enfants dans la rue, car si le tuteur ou la tutrice soupçonne la fille d'avoir des contacts avec des inconnus, elle peut être punie violemment.

On peut tenter de mettre ces filles en confiance, en leur offrant un repas (...) pour qu'elles ne soient pas tentées de se prostituer pour se nourrir.

**CONCLUSION : Ariane R\* H\* – Présidente d'ESPPER :**

**Avoir le courage de combattre des obstacles pour quitter la rue, ne pas subir, adopter de nouveaux comportements, récupérer des repères, se sentir valorisée et utile, croire en des jours meilleurs, voilà ce qui attend les fillettes et les jeunes filles dont vous vous préoccupez.**

**Nous avons entendu ce qui les a poussées à être dans la rue. Nous avons écouté ou lu vos témoignages bouleversants et si forts et nous vous en remercions. Nous admirons votre aide si précieuse pour ces fillettes et ces jeunes filles qui fait naître un espoir chez elles, le rêve d'être stable, d'avoir une vie digne et un avenir meilleur, une vie d'adulte autonome, une vie de famille normale et responsable.**

**Tous ces mots sont forts et paraissent sûrement irréels pour la plupart de ces enfants et ces jeunes, mais nous espérons que ces mains tendues, ce réconfort, cette écoute, ces conseils et ce soutien que vous leur offrez, vont les pousser à saisir cette aide, à croire en leur avenir et à prendre en main leur vie pour qu'elles puissent un jour réaliser leurs rêves.**

**Nous croyons en une vie meilleure pour elles et nous vous assurons de notre engagement à poursuivre le soutien moral et financier d'ESPPER à vos côtés.**

**Amicalement.**

**Le comité directeur d'ESPPER**

Un pot de l'amitié conclue notre rencontre et permet à chacun de poursuivre les débats en petits groupes.